

## André VILLARD

(1913 - 1973)

Ce n'est pas au savant, à l'érudit perspicace — d'autres le feront mieux que moi — ni au grand fonctionnaire qui fut mon collaborateur pendant plus de douze années, que je veux rendre ici témoignage. C'est à l'homme, tel que je l'ai connu au cœur de sa famille marseillaise, et dans la famille cévenole qui était devenue la sienne, et avait fait de lui un enfant adoptif de mon pays.

Si je retrace bien les faits dans leur perspective chronologique deux choses m'ont frappé quand je fis la connaissance d'André Villard. Le fait, d'abord, de cette appartenance, par les liens du mariage, à une famille que j'avais connue pendant toute mon enfance, et dont la fille était, après moi, le second enfant du Vigan à être entré à l'École des Chartes. Comment cette cadette aurait-elle pu m'être indifférente ? Comment son mari aurait-il pu me rester étranger ? La famille Laporte connaissait ma famille de longue date et, malgré ce qui pouvait les séparer sociologiquement l'une de l'autre — les miens étant plus proches que les siens de la paysannerie montagnarde originelle — elles étaient profondément unies par une histoire de plusieurs siècles, vécue en commun, à travers les mêmes tribulations, les mêmes épreuves et les mêmes joies.

Dans cette petite ville du Vigan, exemple de stabilité depuis l'époque romaine jusqu'à l'époque contemporaine, oscillant toujours entre quatre ou cinq mille habitants, malgré les pestes, les famines, les guerres et les massacres, la belle famille des Villard habitait un quartier que j'ai désigné dans un des livres de ma jeunesse, sous le nom des « Vergers de la Condamine ». Cette transposition poétique avait, pour moi, une force assez grande pour que cette belle demeure soit pour toujours placée sous ce vocable.

Même si l'on habite, au temps des vacances, les « Vergers de la Condamine », il n'est pas facile de devenir Cévenol, pas plus que de devenir Vendéen ou Basque ou Breton, quand on tient ses origines d'une autre région de France. Bien que né à Grenoble, de l'autre côté du Rhône, Villard s'était admirablement adapté à sa nouvelle patrie, et si l'amour conjugal avait sûrement joué son rôle dans cette adaptation, une ouverture d'esprit peu commune, quelque chose qu'on pourrait désigner sous le nom de « libéralisme » l'avait également rendue possible.

Libéralisme, ai-je dit, mais ce n'est pas assez dire. Le mot s'est chargé de tout un contexte politique qui n'a rien à voir ici. J'ai dit aussi « ouverture d'esprit » et cette définition me semble meilleure, à condition de considérer que le cœur s'ouvre en même temps que l'intelligence.

Avec cette ouverture où le cœur et l'esprit jouaient chacun son rôle, ce que j'avais le plus admiré, chez André Villard, c'était son courage, le courage le plus secret, le plus profond qu'il soit possible d'imaginer.

Notre ami venait alors d'être frappé par la maladie et il ne sortait que très lentement d'un de ces abîmes où la créature humaine se trouve seule, comme abandonnée et privée du moyen de communiquer avec ses semblables. Assisté à chaque heure du jour par son épouse, sans révolte inutile, avec une obstination patiente, André Villard réapprenait le langage et retrouvait, au fond de lui-même, les trésors de connaissance et d'érudition qu'il avait amassés pendant sa jeunesse et jusqu'à l'heure de son accident.

Lentement, comme un alpiniste assure ses prises sur une paroi rocheuse, il reprenait possession de son poste de Directeur des services d'Archives des Bouches-du-Rhône et, grâce à une merveilleuse reprise en main de tous ses moyens intellectuels, comme par une nouvelle naissance, il était nommé correspondant permanent du Comité régional des Affaires Culturelles de la circonspection de Provence-Côte d'Azur-Corse.

Tel fut l'homme dont nous voulons garder la mémoire. N'oublions pas l'exemple que nous a donné, au plein de son existence, cet ami au cœur généreux qui fit par deux fois la conquête des richesses fondamentales de l'esprit.

André CHAMSON,  
*de l'Académie française.*